

Boutades

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 19

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198743>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

qu'il était inutile de parler; ce procédé, d'après lui, aurait l'avantage que l'on débiterait moins de sottises, que l'on réfléchirait davantage; la langue étant la pire des choses, ainsi que l'affirmait Esope.

L'ambassadeur aurait voulu que l'on coupât la langue à tous les nouveau-nés, opinion contre laquelle toutes les dames protestaient.

Un jour qu'il développait ses théories en présence du roi Jacques et qu'il se plaignait qu'il n'y eût nulle part de professeurs de signes, le roi lui dit :

— Je possède un professeur tel que vous le désirez, un homme des plus remarquables.

— Est-ce possible ! s'écria l'ambassadeur, veuillez me le faire connaître.

— C'est qu'il professe dans une université très éloignée, dit le roi.

— Qu'importe, répondit l'ambassadeur, je tiens à faire sa connaissance.

— Il enseigne à l'université d'Aberdeen, au nord de l'Ecosse, à plus de six cents milles d'ici.

— Quand il habiterait à vingt mille lieues, dit l'ambassadeur, j'irais le trouver; je veux le voir; je partirai demain.

Le lendemain, il se mit en route.

Le roi, qui ne voulait pas passer pour un menteur, envoya en toute hâte un courrier au directeur de l'université d'Aberdeen pour l'avertir de l'arrivée de l'ambassadeur et du motif de son voyage, en lui enjoignant l'ordre de trouver un moyen de l'écouter sans lui donner un démenti.

L'ambassadeur arriva à Aberdeen et fut reçu en grande pompe par le directeur de l'université, escorté de tous les professeurs. On lui fit visiter l'établissement de fond en comble, ensuite on lui servit un excellent dîner.

L'ambassadeur, qui ne perdait pas de vue le but de son voyage, demanda à voir le professeur de signes.

— Je suis venu à Aberdeen dans cette intention, dit-il au directeur; partisan du langage par signes, j'ai exposé mes idées au roi, qui m'a déclaré que votre savante université possédait un maître dans cet art trop négligé; je viens donc vous prier de vouloir bien me mettre en sa présence.

— Monsieur l'ambassadeur, dit le directeur, l'université possède en effet un maître dans l'art d'exprimer sa pensée à l'aide de signes; c'est un grand savant, aussi modeste qu'instruit, malheureusement il est absent, il fait des prosélytes chez les montagnards de l'Ecosse; son absence peut se prolonger longtemps; je ne sais pas quand il sera de retour.

Il espérait ainsi s'en débarrasser.

— C'est très fâcheux, dit l'ambassadeur, mais je ne renonce pas à mon projet; je vous prie de me permettre de l'attendre ici; je resterai, dussé-je attendre une année entière.

— Son Excellence nous fera le plus grand honneur, dit le directeur.

Après le dîner, le directeur, très ennuyé de la ténacité de son hôte, réunit les professeurs et leur demanda de chercher avec lui un moyen pour décider ce visiteur encombrant à partir.

Les uns proposèrent de le traiter de façon à lui rendre le séjour impossible.

— Non, dit le directeur, nous ne pouvons pas mal recevoir un envoyé de Sa Majesté qui, de plus, est le représentant d'une grande puissance étrangère; il faut trouver autre chose.

— Je crois que j'ai trouvé un moyen, dit le professeur de grec et de latin.

— Parlez, dit le directeur.

— Il faut que l'un de nous se donne comme professeur de signes.

— Impossible, dit le directeur, je vous ai tous présentés.

— Il s'agit, reprit le professeur, de trouver une personne qui veuille consentir à jouer ce rôle.

— Mais qui, demanda le directeur.

— Je sais quelqu'un, dit un universitaire, qui, fera bien l'affaire: c'est James Clakson, le barbier; il est intelligent et très apte à simuler le personnage.

Clakson était borgne, boiteux et très facétieux; le directeur le fit venir et lui expliqua ce que l'on attendait de lui. Il accepta; on lui recommanda de ne pas ouvrir la bouche et de ne répondre que par gestes aux questions que lui poserait l'ambassadeur.

Quelques jours après le directeur prévint l'ambassadeur que le professeur était rentré plus tôt

qu'on ne croyait et qu'il était prêt à discuter avec lui.

L'ambassadeur fut enchanté.

On affubla le barbier d'une robe de professeur, on le coiffa d'une immense perruque; on conduisit l'ambassadeur dans l'amphithéâtre d'honneur où Clakson l'attendait.

D'abord on les présenta l'un à l'autre.

L'ambassadeur s'inclina, le barbier fit une révérence et monta gravement en chaire.

— A présent, Excellence, dit le directeur, nous allons vous laisser vous expliquer avec notre savant confrère.

Il se retira avec tous les professeurs et attendit dans une salle à côté, non sans inquiétude sur l'issue de l'entrevue.

L'ambassadeur s'approcha de Clakson et éleva un doigt de la main droite.

Clakson, qui suivait tous ses mouvements, en éleva aussitôt deux.

L'ambassadeur en montra trois.

Clakson ferma le poing et le lui montra d'un air menaçant.

L'ambassadeur fit quelques pas en boitant.

Le barbier répondit par un pied de nez.

L'ambassadeur tira une orange de sa poche et la posa sur le bord de la chaire.

Clakson retroussa sa robe et sortit un pain d'avoine tout noir.

L'ambassadeur, jugeant que l'entretien avait assez duré, s'inclina profondément et se retira.

Les membres de l'université l'interrogèrent.

— Quel grand homme ! s'écria-t-il, il n'a pas son pareil au monde. Quel profond penseur ! D'abord, je lui ai montré un doigt, voulant dire par là qu'il n'y a qu'un Dieu; tout de suite il m'en a montré deux, réparant mon oubli, me faisant comprendre qu'il y avait le père et le fils; aussitôt je lui présentai trois doigts, pour lui dire qu'il avait omis le Saint-Esprit. Il me mit son poing sous le nez, ce qui signifiait que le père, le fils et le Saint-Esprit ne font qu'un.

Je feignis une claudication pour lui montrer que les hommes marchent souvent de travers dans le sentier de la vertu; il me répondit par un geste qui voulait dire : il faut être philosophe et en prendre son parti. Je sortis une orange de ma poche pour lui prouver que la bonté de Dieu est infinie, qu'il nous donne non seulement le nécessaire, mais aussi le superflu; aussitôt il me montra un grossier pain d'avoine pour me rappeler qu'il faut vivre sobrement et faire fi du luxe.

L'ambassadeur prit congé des membres de l'université, qui firent venir le barbier pour connaître ses impressions.

Il était furieux.

— Votre ambassadeur est un mal appris, dit-il, il m'a montré un doigt pour me reprocher de n'avoir qu'un œil; je lui en ai montré deux pour lui dire que j'y voyais comme si j'avais mes deux yeux; insistant, il a levé trois doigts pour me faire comprendre que nous n'avions que trois yeux à nous deux; indigné de sa grossièreté, je lui ai mis mon poing sous le nez. Savez-vous ce qu'il a fait ! Il s'est mis à boiter, se moquant de mon infirmité; j'ai haussé les épaules et je lui ai fait un pied de nez.

Ensuite, il me montra une orange pour me narguer, voulant dire : dans votre pauvre pays, il ne pousse rien de pareil, parlez-moi de l'Espagne. Pour toute réponse, j'ai tiré un gros morceau de pain noir pour l'assurer que je n'avais pas besoin des produits de son pays; j'allais le lui jeter à la figure, quand il prit le parti de me faire une révérence et de se retirer.

Les membres de l'université, enchantés de la façon dont les choses s'étaient passées, en avertirent le roi Jacques, qui en rit longtemps.

EUGÈNE FOURRIER.

Au pays des bosquets de Julie. — Il y a quelques années de cela, un étudiant de notre Académie était en tournée dans les environs de Clarens. Une affaire l'appela à la pension qui avait pris pour enseigne le nom de l'immortel auteur de *La Nouvelle Héloïse*.

Depuis un moment déjà, le jeune homme cherchait sans succès la maison où il devait se rendre.

Un paysan se présente.

« Pardon, monsieur, demande l'étudiant,

pourriez-vous m'indiquer où se trouve la *Pension Jean-Jacques Rousseau* ? »

— C'est ici, monsieur, au contour du chemin; vous y êtes d'aboo.

— Merci, monsieur, fait l'étudiant et, chacun de son côté, continue son chemin.

Ils n'avaient pas fait dix pas que le paysan rappelle son interlocuteur :

« Hé ! monsieur, écoutez-voilà, y faut que je vous dise, ce n'est plus monsieur Jean-Jacques Rousseau qui la tient, cette pension; ça a changé. »

Boutades.

Aux chutes du Niagara :

Un touriste, au guide. — Est-ce que nous approchons de la cataracte ?

Le guide, sans s'émouvoir. — Oui, monsieur, c'est tout près, et si ces dames veulent bien se taire un instant, vous allez entendre le bruit formidable !...

Hier, c'était la fête de Mme Rapineau.

Son mari, pour lui faire une surprise, lui annonce qu'il lui apporte un brillant...

— Oh ! donne-le vite, fait Mme Rapineau, étonnée et ravie.

— Un brillant pour les chaussures, se hâte d'ajouter le vieux pingre.

X..., le poète chevelu, est un peu en retard avec son tailleur...

— Je ne puis rien vous donner ce mois-ci, lui disait-il hier.

— Mais c'est précisément ce que vous m'avez déjà répondu le mois dernier.

— Eh bien ! vous avez vu que j'ai tenu parole.

OPÉRA. — Ce fut une représentation bien intéressante que celle de mardi dernier. Au programme, *La Navarraise*, de Massenet, et *La fille du régiment*, de Donizetti; l'ancienne et la nouvelle école se présentant contradictoirement, pour ainsi dire, au jugement du public. L'intérêt de cette représentation était d'autant plus grand qu'elle venait tout de suite après la petite escarmouche de la semaine dernière, entre les fidèles du vieux répertoire et les enthousiastes du nouveau; escarmouche d'ailleurs très courtoise et à laquelle l'esprit eut plus de part encore que la conviction. Eh bien, quelque faible qu'on ait pour la vieille école, il faut confesser qu'elle a grand peine à dissimuler son âge, quand il lui prend fantaisie d'affronter la rampe le même soir que l'école actuelle; ses gentilles marionnettes font petite mine à côté des personnages si vivants de l'opéra moderne et l'attrait de ses mélodies pâlit devant les richesses harmoniques de la nouvelle musique. L'autre soir, on fredonnait, en rentrant chez soi, les jolis airs de *La fille du régiment*, mais on a rêvé de *La Navarraise*. — Vendredi, on a célébré le 30^e anniversaire de l'inauguration de notre théâtre par une représentation de gala, dont le **Faust**, de Gounod, a fait les frais. De l'interprétation, nous ne disons plus rien. Elle est toujours parfaite; aussi, la constance et l'enthousiasme du public ne lui manquent point.

Demain, dimanche, *La fille du régiment* et *Les noces de Jeannette*. Rideau à 8 heures.

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

PAPETERIE STELLA

Papier et enveloppes de première qualité renfermées dans un élégant cartonnage.

Boîtes de 50/30 ou de 25/15 feuilles et enveloppes.

Très avantageux.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.